

Notre vieux langage

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 6

PDF erstellt am: **14.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220104>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« Oué, y a pas, ça brûle bien ! » se dit, en lui-même, Samuel. Mais il ne presse point le pas pour tout ça.

Il va... il va... à travers champs, comme le messager du « Poème des campagnes » de J. Olivier. Le voici sur le théâtre du sinistre. Mais là, plus de pompiers, plus de pompes, plus de ruines fumantes. Des maçons et des charpentiers reconstruisent l'immeuble incendié.

Samuel, à cette vue, est bien un peu penaud. Mais, il hausse les épaules et se dit, à part lui : « Oh ! bien, ma foi, tant pis ! Y paraît qu'y z'auront pu faire sans moi ! »

Et, après avoir bu trois décis au café, il reprit toujours à pas lents, le chemin du retour.

J. M.

GRAND-MÈRE

LE lui disais grand-mère et cependant aucun lien du sang ne m'autorisait à l'appeler d'un nom si doux. N'ayant jamais eu de mère-grand en propre qui me berça du récit de ses vieilles et savoureuses histoires, je m'en fus tout jeune, poussé par ce sentiment qui veut que cheveux blancs et cheveux blonds s'associent, à la recherche d'une grand-mère d'emprunt, d'une de ces adorables personnes qui ne grondent jamais, qui vous consolent quand que ce soit de grand cœur, le sourire aux lèvres et dans les yeux. Cette bonne grand-mère logeait à quelques pas de la maison paternelle ; elle était donc sur mon chemin et il ne fallut pas une dose extraordinaire de hasard pour que nous nous primes à cheminer la main dans la main. Chaque jour, elle se rendait avec Diane, un modèle de chienne fidèle et intelligente, au centre du village monter la garde au petit magasin d'épicerie et débit de sel de sa fille où on la voyait servir les clients avec bonhomie. Ah, qu'il faisait bon assis à ses côtés sur ce banc vernis de vert, adossé en plein soleil à la devanture du magasin ! Ce fut ma première loge de théâtre à... la Comédie humaine. De là, on entendait les enfants chanter à l'école voisine, on les voyait troquer et s'ébattre aux récréations, puis se battre à la sortie de l'école, on pouvait dévisager les nombreux passants, noter leurs particularités plus ou moins étranges pour un gosse de mon âge et quand des clients survenaient, rien n'était aussi intéressant que d'écouter, sans en avoir l'air, les propos amènes ou malicieux qu'ils échangeaient avec grand-mère ; on arrivait même de notre banc à comprendre les passages pathétiques des discours ou simplement des dialogues qu'un petit blanc généreux inspirait à nos hommes politiques au verbe grandiloquent et au geste à l'avenant au café d'en face ; en un mot, nous nous trouvions au centre de l'activité féconde ou stérile de tout le village et pouvions en jouir en spectateurs bénévoles. Il y avait, je vous assure, de quoi amuser mes quatre ans encore vierges de toute impression durable. Mon horizon s'arrêtait aux dernières maisons du village, j'avais sur mon banc vert l'impression de me trouver au centre du monde.

N'osant, à l'heure des repas, rentrer seul à la maison, quoique alors les autos n'étaient pas encore les fanaux redoutables de l'insécurité des routes, je m'embarquais généralement avec Diane qui me conduisait à bon port d'un petit pas qu'elle paraissait adapter à mes jambes bien courtes.

Quelques années plus tard, quand mère-grand n'eut plus à se rendre au magasin, notre association tacite se poursuivit néanmoins. J'allais lui faire visite chaque jour et la trouvais assise dans son fauteuil, seule avec ses pensées et son tricote, son bonnet noir à dentelles sur la tête et des lunettes sur le nez. Ce n'était plus le temps du va-et-vient du centre du village, des distractions toujours renouvelées et réflexions échangées avec les clients et connaissances. Un demi-silence, annonciateur du grand silence, emplissait la chambre de la bonne grand-mère. Assis sur une chaise minuscule à ses pieds, je m'appuyais à son tablier de cotonne pendant qu'elle, la tête un peu inclinée sur le côté, me regardait par dessus ses lunettes d'un regard invariablement affectueux. Elle me demandait régulièrement quel

nouveau je lui apportais. Si je ne savais rien, elle me tranquillisait en me disant qu'il valait mieux qu'il n'y eût point de nouvelles que des mauvaises. Puis, la visite ayant assez duré, grand-mère me donnait deux, des fois trois pastilles à la bise pour m'écourter, disait-elle, le chemin du retour.

A un ou deux ans de là, j'allais lui lire le journal et chaque fois que dans un de ces articles nécrologiques, toujours si laudatifs, on vantait les qualités du défunt, la bonne grand-mère se prenait, d'un ton qui m'allait au cœur, à regretter profondément la disparition de tant d'hommes supérieurs, vu que pour finir, croyait-elle, il n'en resterait sûrement plus dans le monde. Pendant longtemps, j'ai partagé les craintes de mère-grand et je ne pouvais m'empêcher de soupirer à la lecture d'un article annonçant le décès de quelque homme considéré, en songeant à l'anémie qui nous menaçait tous puisque les meilleurs d'entre nous ne cessaient d'être victimes du faucheur des vies. Mais, depuis lors, j'ai pu constater que cette race d'hommes soi-disant sans tares ni reproches est loin de s'épuiser. Tous les jours, l'un ou l'autre de nos journaux répand de l'eau bénite sur quelque âme envolée et pourtant les rangs de ces candidats aux honneurs d'un article nécrologique ne sont pas près de s'éclaircir. D'ailleurs avec les années, nous devenons tous un peu sceptiques, n'est-ce pas ? A force de collaborer au rabotage de la croûte terrestre et de considérer les descendants d'Adam et d'Eve avec ou sans atours, notre naïveté s'est dissipée et nous nous permettons devant des louanges anonymes de réserver notre opinion jusqu'à plus ample informé. Je ne voudrais pas avoir l'air de prétendre cependant qu'il n'y a plus d'hommes méritants dans le monde. Ce serait une monstrueuse hérésie, mais je crois avec vous, amis lecteurs, que les vrais héros, ceux dont l'« h » s'aspire, ne sont pas toujours ces personnages que l'on « pend » à la grande cloche ; heureusement ces âmes modestes et cachées sont bien plus nombreuses que les hommes dont on fait tant de cas, mais voilà, les prodiges qu'elles accomplissent se font dans le secret et le silence et non pour les beaux yeux de la galerie.

Pour consoler grand-mère quand elle soupirait à la nouvelle de la mort d'un « grand homme », je lui conseillais de vivre cent ans pour que son nom à elle soit aussi dans les « Feuilles ». Hélas, il n'en a rien été et depuis longtemps elle se repose là-bas en-dessous du village, sous les arbres près du ruisseau. Bien qu'aucun article nécrologique ne retraçât sa carrière toute faite de soumission au devoir, quoi qu'il en coûtât, elle fut, à cause de la qualité que je viens de nommer, une de ces personnes dont la vie inspire le plus profond respect et dont le souvenir, à travers les générations, restera grandement bienfaisant. C'est pourquoi je dis « Paix à ses cendres ».

Jean Doron.

RÉVEILLEZ-VOUS !

HACUN se plaint des tarifs élevés de nos chemins de fer. On « rechigne » de sortir, en général, à cause du prix des billets. Pourtant, il y a quelquefois où on en a largement pour son argent.

L'autre jour, en tout cas, je ne vous dirai pas sur quelle ligne ni dans quel pays, je n'ai pas regretté l'argent dépensé, ni le temps perdu.

Les chemins de fer m'ont « charrié en gaieté » ; ils m'ont servi du théâtre comme « bonne mesure ».

Mais, venons au fait.

A la gare de X monte un monsieur qui, poliment, dit au conducteur :

— Monsieur le conducteur, avant de remettre ma vie entre vos mains, permettez-moi de vous faire quelques recommandations : « Vous allez avoir le plaisir de me conduire à Y, je suis en règle, en voici la preuve. Malheureusement, j'ai une infirmité, je dors toujours en voiture, c'est plus fort que moi, c'est irrésistible. Sitôt le train en marche, le sommeil me prend, m'accable, me terrasse, m'assomme et malgré tous mes efforts, je ronfle comme un loir.

» Aujourd'hui, par contre, je tiens absolument à ne pas dépasser la station, car cet après-midi, je me marie et je serai désolé qu'il m'arrive un ennui.

L'employé promet et allait s'éloigner quand le malencontreux voyageur le rappela et lui dit encore :

— Surtout, ne craignez pas de servir même la force au cas où j'aurais de la peine à me réveiller. Prenez-moi par les épaules et jetez-moi en bas la voiture, je vous demande instamment ce service.

Le voyageur s'en alla prendre sa place et s'endormit en effet d'un bienfaisant sommeil sitôt le train parti.

On arrivait à Z quand le dormeur se réveilla, il s'étira un instant et voyant qu'il avait dépassé la station de 50 km., il bondit, furieux vers le conducteur en lui criant des noms d'oiseaux mélangés à tout espèces de qualificatifs.

Quand il eut fini son répertoire, le conducteur, souriant, lui dit :

— Oh, vous pouvez bien crier tout ce que vous voudrez, vous ne m'en direz jamais autant que celui que j'ai réveillé à votre place et que j'ai jeté par force en bas la voiture à la gare de Y...
Ch. P.

Un Anglais entre dans une bonne vieille auberge à la campagne.

— Qu'est-ce qu'il faut vous servir pour votre dîner ? demande aimablement l'hôtesse.

— Je voudrais... L'Anglais ne trouve pas le mot qu'il cherche et du regard fouille la cour et la salle pour y découvrir une indication. Tout à coup, il avise une vieille gravure suspendue au mur et s'en approche.

— Comment vô appeler cette bête ? dit-il en posant le doigt sur un oiseau aux ailes étendues qui occupe le ciel du tableau.

— Ça, monsieur, c'est le St-Esprit qui descend sur la tête de notre Seigneur sous la forme d'une colombe.

— Aôh, très bien, madame, cuisez pôr moà le Saint-Esprit.

Le mauvais numéro. — Mme X. et Mme Y. (toutes deux mariées) échangent leurs confidences.

— Alors vous ne pouvez pas venir avec Paul et moi, demain, à la campagne ?

— Hélas !

— Vous n'avez donc pas de liberté ?

— Pas la moindre.

— Impossible de bouger ?

— Impossible. Mon mari est toujours à la maison, et d'un casanier !

— Vous n'avez pas de chance.

— Que voulez-vous ? A la loterie du mariage, j'ai amené un numéro qui ne sort jamais.

NOTRE VIEUX LANGAGE

LES anciens du pays ont dit un de ces derniers matins, en mettant le nez à la fenêtre : « Il est tombé une *péloutzée* de neige. » C'est-à-dire une couche légère. Une *péloutzée* ! Un bien joli mot, qui n'est pas seul à sa famille. Elle possède un verbe impersonnel : Il *pélousse*, disons-nous quand la neige en flocons légers et rares tombe lentement sur le sol par un temps sec. Les flocons sont presque invisibles, tout d'abord, tant ils sont petits et rares ; ils descendent comme à regret, en se laissant chasser par l'air. Les premiers ne se remarquent pas. Au bout d'un certain temps seulement, ils recouvrent la terre d'un manteau qui laisse passer les derniers brins d'herbe. Ces flocons, ce sont des *pélots*, un terme qui ne s'applique pas seulement à la neige, mais désigne des brins de toutes sortes de choses. Un *pélot*, le brin de laine ou de fil qui s'attache à nos vêtements, le fragment de plume qui s'est échappé de l'oreille. Les *pélots* de neige ne sont pas des flocons ; ils sont tout petits. Quand il tombe des *pélots* de neige, on dit qu'il *pélousse*, et quand il a *péloussé* toute la nuit, cela forme une *péloutzée*.

Sois la bienvenue, première *péloutzée* de neige ! Puisses-tu être l'avant-coureur d'un bel hiver neigeux, comme nos hivers d'autrefois, où de la Saint-Martin à Pâques, notre Pays-d'Enhaut s'ensevelissait sous son manteau.

Du Progrès de Château-d'Oex.